



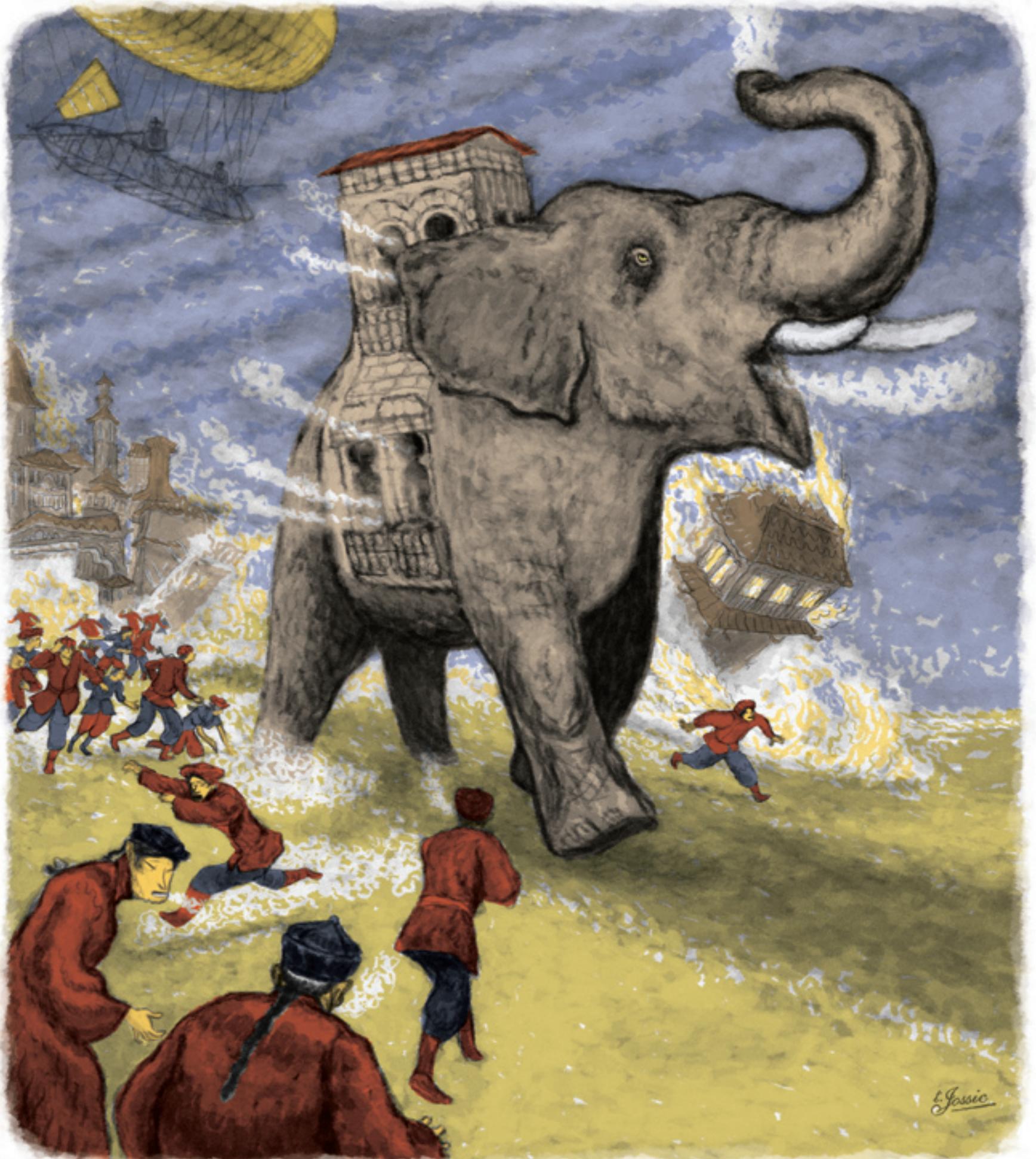
Le Jules VERNE

 Le Jules VERNE 
CHAQUE JOUR, DU 26 AU 29 OCTOBRE 2006.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ GRATUIT
Royal de Luxe

JEUDI 26 OCTOBRE 2006

Numéro 1



LA VISITE DU SULTAN DES INDES SUR SON ÉLÉPHANT À VOYAGER DANS LE TEMPS

Place centrale de Canton le 1er mars 1912

- 01 -

La visite du sultan des Indes sur son éléphant à voyager dans le temps

Dès l'an Mil 900 un obscur ingénieur se lança dans la construction phénoménale d'un éléphant à voyager dans le temps.

Le cerveau du sultan de sa contrée atteint d'une maladie obsessionnelle, avait nécessité cette commande. En effet, depuis plusieurs semaines les rêves de cet illustrissime suzerain étaient hantés par la vision d'une petite enfant se déplaçant dans le temps. Elle surgissait sans discontinuer dans son sommeil. La situation devint si grave qu'elle éclata aux yeux de toute la cour lorsqu'un matin les rides de son front dessinèrent un petit texte parlant d'un animal à traverser le temps et d'une petite fille faite de bois précieux. Le sultan déchiré par cette phobie, craignant de mettre fin à ses jours, ordonna qu'on l'attachât la nuit de peur de s'étrangler lui-même dans son sommeil. Le palais profondément décontenancé ne vivait plus.

Il fut ni plus ni moins question de trouver cette enfant pour l'extraire de son cerveau; pour cela puisqu'il était impossible de la faire sortir de ses narines ou de ses oreilles, les conseillers saisis par cette affaire et pour calmer notre sultan décrétèrent que l'on devait fouiller dans le temps pour avoir une chance de la croiser et lui donner les moyens de s'amuser afin qu'elle cesse d'empoisonner la vie de son altesse.

Les savants sans conviction aucune, déposèrent le problème dans les mains d'un quelconque ingénieur, qui souffrant de quelques lacunes d'objectivité sauta sur l'occasion inespérée d'inscrire sa personnalité dans la liste légendaire des savants d'exception.

Ses résultats à transformer les girafes et les singes en machine furent décevants durant de nombreuses années; non que ce domptage particulier détériora les animaux, mais il buta sur l'incompréhension de ceux-ci à aimer son traitement, et ayant trop peu de mémoire ils ne pouvaient se concentrer suffisamment à remonter le temps. Seul un éléphant en aurait la capacité. Devant le mécontentement du sultan il se procura donc un troupeau d'éléphants et les nourrit d'un mélange de métal broyé, de poudre à canon et de pétrole dénaturé qu'il fit venir d'Abyssinie.



Cette source pétrolière l'avait interpellé par le fait que les arbres proches étaient devenus de grandes sculptures métalliques. Mais si le métal donnait l'idée d'éternité, il ne donnait pas celle du mouvement nécessaire à son invention. Certes

les éléphants devenaient en métal au bout de quelques mois, mais, l'étant ils ne bougeaient pas plus que des sculptures.

L'ingénieur dut se rendre à l'évidence : il lui fallait un éléphant particulier!

Or à cette époque, au cœur des Indes, existait un groupe de montagnes solitaires où vivait un éléphant plus que trois fois centenaire.

Le sultan s'impatientait, chaque nuit l'insupportable petite enfant persistait à bouleverser l'ordre de ses songes.

Alors, tous les gens du palais furent réquisitionnés pour la capture de l'animal.

Le temps s'écoula, et l'éléphant devint ni plus

ni moins une sculpture digne de la cen-



tain e qui ornait les jardins de la ville.

Craignant les foudres du sultan, et dépité par son échec, il eut l'idée de construire des rotules d'acier qu'il plaça aux points clefs des articulations. Il embaucha des manipulateurs et à l'aide de cordes, de vérins, de ressorts il fit bouger l'animal.

Ensuite il plaça une terrasse d'habitation sur le dos de l'éléphant et fit des chambres dans son ventre : c'était un vrai navire avec cuisine et salle de bains.

Il invita le sultan et sa suite à monter sur la machine et fit déplacer l'animal par son équipage.

Quelle ne fut pas sa surprise, son étonnement, son effroi lorsqu'il vit les arbres grandir lentement, les bâtiments se détériorer et la ville pousser comme un champignon. Le sultan ravi le couvrit d'or. Il s'embarqua quelques semaines plus tard pour un grand voyage dans le temps à dos d'éléphant à la recherche d'une petite fille faite de bois précieux.

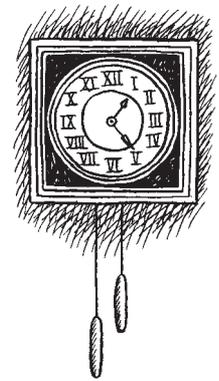
L'ingénieur abasourdi par sa nouvelle création fut totalement déconcerté lorsqu'il vit l'image du convoi s'effacer comme une tache sur une vitre sous l'effet d'un chiffon.

-02- Rapport expédition de l'éléphant première semaine

La semaine ne s'était pas écoulée que l'expédition se trouva face à un problème des plus étonnants. Partis en 1905 le lundi 14 février à cinq heures A.M., ils se trouvèrent quelques jours plus tard en 1912, un

vendredi 1^{er} mars, dans une région chinoise alors qu'un tonnerre de feu

la communauté ébranlée par ces changements brutaux de repères sombrait dans une sorte de rêve proche du cauchemar de la vie. Le capitaine se rendit rapidement compte que tous n'étaient pas capables de poursuivre ce voyage : il fallait donc absolument débarquer les plus malades, en tout état de cause ceux qui n'offraient plus d'espoir de guérison.



Le ventre de l'éléphant et la salle des machines, devenus dignes d'un hôpital psychiatrique, compliquaient énormément les manœuvres. Le capitaine face au sultan prononça ce mot lourd de conséquences : lest... En bon navigateur du temps, il avait compris que les esprits perdus ralentissaient considérablement la vitesse de l'engin au point de l'arrêter. Le navire devenu ésotérique avait besoin de théorie pratique; bref il fallait se séparer des rêveurs. De toute façon depuis jeudi de leur calendrier ils ne bougeaient plus du mois de février 1912.

Comme si communauté et machine ne faisant qu'un, le navire avançait avec la vapeur directement produite par la sueur de l'équipage. Or ceux qui rêvaient brûlaient leur sueur et même avaient tendance à engloutir celle des autres.

Pour couronner ce tableau, de grandes paniques s'emparaient de tous lorsque l'éléphant devenait incontrôlable. Il semblait prendre vie par instants et se mettait à courir, barrissant à tout va, chargeant ici ou là une maison, un arbre, un rocher; hurlant, trépanant, écrasant des animaux sur son passage dans une sauvagerie hallucinante. Chacun durant ces crises incompréhensibles, heureusement rares, s'accrochait comme il pouvait sur cette montagne pleine de tremblements. Ces étranges moments dépassaient rarement la minute et tout rentrait subitement dans l'ordre tel un cauchemar interrompu par la vision d'une chambre à coucher.

La place centrale de Canton baignait dans le désordre et l'horreur.

Heureusement les belligérants face à la vision inconcevable de l'éléphant d'acier s'arrêtaient de bouger comme s'il eût été question de l'arrivée d'un Dieu lui-même. Le capitaine savait par expérience qu'une vision quelle qu'elle soit n'a de durée que dans le passé. Il lui fallait faire vite. Il fit barrir l'éléphant plongeant les autochto-

explosait autour d'eux précisément dans la ville de Canton.

Tout l'équipage ayant besoin de ravitaillement, ils s'étaient approchés de la ville malgré l'avis des autochtones interrogés. La poudre et le sang, l'odeur des morts, le cri des survivants glaçaient d'effroi toute la communauté de l'éléphant. Bien qu'à bout de nerfs le capitaine, avec l'accord du sultan, s'était résigné à faire escale afin de faire peau neuve si je puis dire et remplir les réservoirs; décision d'une absolue nécessité pour la suite de l'expédition.

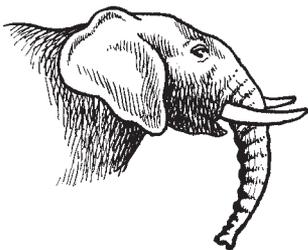
Ces premiers jours passés à traverser le temps furent une expérience épouvantable pour tous. En effet, dès les premières heures de marche il s'avéra que beaucoup de voyageurs avaient le mal de l'horloge : pour eux, impossible de savoir quel jour, quelle nuit, quelle heure, quelle saison il était. Le sommeil n'étant pas encore organisé pour chacun, la fatigue ne trouvait plus son chemin. Plus de la moitié de

nes batailleurs dans un hypnotisme digne d'un arrêt sur image, et sans retard fit débarquer tous les malades sur la place; sachant bien par là qu'il les abandonnait au milieu de l'enfer. Certains de la cour du sultan furent aussi débarqués sans plus de ménagement. L'équipage terrifié autant par les explosions que par leur foudroyante interruption s'interrogeait sur les chances de s'extraire indemne de ce chaudron. Profitant de l'arrêt temporel, une équipe valide pillait les maisons pour la nourriture et ramena plusieurs animaux vivants tels que poules, vaches et cochons.

Ainsi une heure d'éléphant dura une seconde de Canton.

Dès le chargement fini, profitant de la sueur fraîche de l'équipage, ils se trouvèrent simplement propulsés sur cette même place de Canton le 31 janvier 1927 à 18 h face à une foule tranquille et subjuguée par une apparition inconcevable. L'éléphant traversa la place et disparut derrière le palais.

De votre correspondant
Voidec Rouchkov
depuis le ventre de l'éléphant.



-03-
**Expédition éléphant
première année**

Au sortir de la place de canton, dès les premiers pas de l'éléphant le temps alla bon train.

L'équipage désormais averti des risques de maladies restait concentré sur les mille et une choses à faire. L'esprit ne vacillait plus car le capitaine avait pris soin de faire le camp chaque soir dans une région du temps en un lieu tranquille loin du fracas des situations incontrôlables telles que : guerres, révolutions, épidémies, etc.

Ainsi des équipes de relais parfaitement organisées garantissaient la surveillance du convoi de jour comme de nuit. L'arrêt se passait ainsi : après une douzaine d'heures de marche on stoppait l'éléphant; les cartographes historiques diligents des escouades d'informateurs; ceux-ci ramenant les nouvelles, le conseil du déplacement se réunissait et décidait l'arrêt total du navire. Si le conseil jugeait la situation trop dangereuse, on allait à quelques mois de là sonder la quiétude historique des lieux.

Le sultan n'avait de cesse d'avancer persuadé que la distance ainsi parcourue le rapprocherait de la petite fille. Heureusement le capitaine veillait au grain, freinant la gour-

mandise de la cour en imprimant une vitesse raisonnable à l'édifice.

Le volume intérieur de l'éléphant quoique spacieux n'ayant pu accueillir qu'un nombre restreint de passagers, le harem du sultan se composait seulement de cinq femmes. Outre l'eunuque mongol à leur service, le cuisinier du palais et cinq serviteurs, la cour s'élevait au total à quatorze âmes (sans compter le conseil). C'était bien peu pour un sultan habitué aux immensités de tout ordre, aussi ses irritations quotidiennes devenaient somme toute compréhensibles; d'ailleurs nous pourrions dire qu'il faisait preuve d'une certaine magnanimité vu la grandeur de son rang. Mais l'aventure avait ce prix. L'équipage, lui, se composait d'une centaine d'individus et devait se loger soit sous des

du monde. C'était la plus nerveuse. Elle racontait vite et bien. Il lui suffisait de souffler sur le front d'un homme pour qu'aussitôt il s'endormit. Chose étrange elle était capable de dévisser chacun de ses doigts de pieds si l'envie lui prenait de jouer aux osselets.



Lazulie la plus fragile avait aussi le plus fort caractère. Ses colères sur le comportement du harem étaient légendaires. Non qu'on put y assister, mais sa voix résonnait dans l'éléphant suivie des cris et des pleurs des autres concubines. L'équipage



tentes en rase campagne, soit chez les habitants lorsque nous avions la chance d'être accueillis dignement en toute sécurité dans certaines contrées. Ces jours-là le sultan et sa suite devenaient des invités de grande marque et pouvaient ainsi rester plusieurs semaines sur place, faisant la joie des enfants et des parents de la cité.

Les concubines chacune très différente ne cessaient d'attirer la curiosité des populations.

Mirabelle adorait coucher dans les fruits et prenait souvent des bains de raisins. Son chant pouvait hypnotiser n'importe quel homme dans la seconde, le rendre fou d'amour et de dévotion. Elle collectionnait les baisers qu'elle gardait très souvent dans sa mémoire. Elle reconnaissait chacun les yeux bandés d'un simple touché du doigt sur la peau. Cerfeuille savait toutes les histoires

souriait tendrement laissant passer l'orage. Elle avait une chevelure magnifique et vivante, ensorcelante. Ses cheveux coupés repoussaient dans la nuit. Les enfants l'adoraient. Elle n'était jamais triste, à peine mélancolique. Parfois elle enfilait des cornichons pour en faire des colliers.

Pampelune avait toujours rêvé d'être noire. Aussi prenait-elle quotidiennement des douches d'encre de poulpe, que l'eunuque lui versait avec un appétit rentré. Les seaux d'encre avec le temps s'imprégnaient dans la peau et c'est avec fierté qu'elle portait sa couleur. Elle était constamment pensive et lascive, mais gare aux mauvais prétendants car elle pouvait sortir ses ongles comme les griffes d'un léopard.

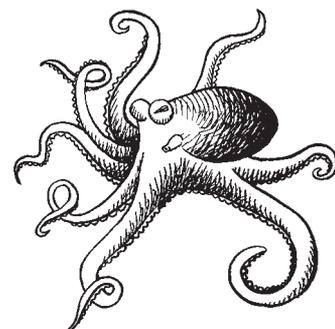
Quant à Taline, elle avait certainement découvert la théorie de la bêtise tant ses actions consistaient

en un enchaînement de mouvements incompréhensibles. Elle était atteinte d'amnésie répétitive et semblait redécouvrir le monde à chaque minute avec un ravissement sublimatoire du troisième type, genre « t'est chouette, comment tu t'appelles? » ou « qu'est-ce qu'on fait sur cet éléphant? ». Elle passait le temps à jouer à la marelle sur la terrasse et se mirait le bout des tétons dans la salle de bains persuadée qu'un jour il en sortirait des fontaines d'eau gazeuse, allez savoir pourquoi...? Non seulement elle éternuait par les oreilles mais les nuits sans lune elle était capable de nager dans les airs aussi bien que dans une piscine. Ces soirs-là elle sautait de la terrasse de l'éléphant et son corps amorti par on ne sait quelle mer invisible la maintenait en suspension à deux mètres du sol. Elle se baignait autour de l'éléphant comme un poisson à la surface de l'air.

Quoi qu'il en soit grâce aux précautions prises par le conseil du déplacement il n'y a rien à signaler d'extraordinaire durant cette première année de voyage, écartant les petits accrochages de coutume, les intempéries relatives aux déplacements, les arrêts de sueur de quelques matelots et, bien entendu, aucune trace de la petite fille de bois précieux toujours présente de façon lancinante dans les rêves du sultan. Ceci jusqu'à notre épisode d'hier qui me fait reprendre la plume.

Au repos depuis plusieurs jours sur une grande place de terre battue, reçus avec empressement par la population, nous écoulions en cet été 1938 quelques moments heureux lorsqu'une agitation nerveuse secoua l'ensemble de la bourgade au milieu de la sieste. Nous accourûmes sur la place centrale.

Le vent sortait des fenêtres de l'éléphant, et Cerfeuille presque nue s'accrochait aux rideaux hurlant sa panique, ballottée à l'horizontale par l'incroyable puissance des rafales. Autour d'elle toute une panoplie d'objets propulsés dans les airs s'écrasait çà et là autour de l'éléphant. Étrange vision d'un volcan crachant l'intérieur d'une maison par la cheminée.



Le souffle ainsi provoqué grondait comme la chute d'un fleuve jeté d'une falaise. Chacun se protégeait pour éviter d'être assommé par quelque plat, chaise ou pendule pleuvant du ciel. De la terrasse, l'eunuque voyait le palais se vider des deux

flancs de l'éléphant. Impuissant, consterné, il courait de droite à gauche constatant cette vision d'apocalypse. Sur le sol le sultan rugit un ordre au capitaine qui le répercuta au lieutenant, lui-même cria sur les seconds, et les mots rebondissant de groupe en groupe finirent dans les oreilles de tout l'équipage.

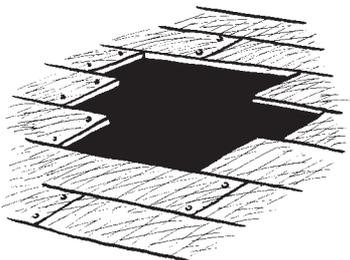
Alors, d'un même élan hurlant à la mort tous se jetèrent sur l'éléphant, sortant des échelles, des cordes, des grappins d'on ne sait où et firent l'assaut des balcons. Plus de quarante hommes grimperent sur la terrasse. L'eunuque devenu fou exhortait l'escouade, braillant, vociférant des mots de rage, inaudibles depuis l'arbre derrière lequel je m'abritais.

C'était une vraie bataille coordonnée par les seconds, dirigée du sol par le capitaine. De part et d'autre des hommes d'équipage emportés par le vent s'écrasaient sur le sol. Les infirmiers s'activaient sous la pluie d'objets hétéroclites toujours présents, les fauchant au passage. Deux hommes solidement ficelés à leur cordage retenu chacun par dix autres furent jetés dans la tornade et progressivement amenés à hauteur de la concubine encore agrippée aux rideaux. Ils manœuvrèrent si bien que l'un d'eux profitant d'un tourbillon put la saisir et la plaquer de toute sa force contre lui. Halés par l'équipage tous deux furent bientôt sur la terrasse totalement épuisés. Cependant le vent toujours furieux faisait des nuages de poussière sur la place.

Ordre fut donné de fermer les fenêtres.

Il fallut plus d'une heure de combat aux ingénieurs ayant accroché des poulies prenant appui sur l'éléphant lui-même. Les cordes fixées aux poignets des portes arrivaient jusqu'au sol devant et derrière l'animal d'où la tornade ne pouvait les atteindre. Des chevaux, des bœufs et des hommes unissant leurs efforts, l'équipage put enfin stopper cet enfer épouvantable.

Une dizaine de matelots aussitôt introduits par une trappe dans le ventre de l'éléphant ne tarda pas à découvrir la source du monstrueux débit. Une partie du plancher de la salle des cuisines était éventrée vers l'intérieur de celle-ci. Se situant au plus bas de l'éléphant aucune pièce ne pouvait être en dessous. Les hommes ne virent qu'un trou noir insondable. Cette découverte des plus mystérieuses fut si inquiétante que le conseil donna l'ordre de colmater solidement la brèche, se donnant le temps d'étudier cette



nouvelle énigme, vous en conviendrez, des plus déconcertantes.

En attendant et jusqu'à nouvel ordre « interdiction formelle à quiconque (hormis le cuisinier) de pénétrer dans cette cuisine tant qu'une étude approfondie ne sera pas aboutie ».



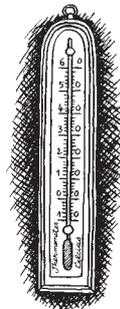
-04- Escapade

Mon devoir de reporter m'oblige à dévoiler là un secret des plus personnels. Ayant transcrit les règles d'interdictions dues à la présence de la trappe mystérieuse, chacun comprendra qu'il m'est difficile d'avouer l'infraction dont je fus l'acteur, poussé par l'humble curiosité d'un métier tout entier voué à votre information.

La cabine que l'on m'avait attribuée bien qu'étroite (tout juste la longueur de ma couchette et de largeur plus réduite) suscitait l'idée d'un coffret magnifique. Composé des bois les plus rares, parsemé de marqueteries incrustées d'ivoire, de pierres et de métaux précieux, l'ensemble constamment lustré par les serviteurs exhalait une odeur enivrante digne d'un conte des mille et une nuits. Le plafond d'un marbre veiné de rose et légèrement voûté diffusait la fraîcheur d'une minuscule fontaine nichée dans la paroi. Au-dessus une lampe à huile de forte capacité palliait au manque d'éclairage dû à l'absence de hublots. Outre la série de placards judicieusement disposée, un plateau rentrant-sortant du mur faisait office de table de travail. Bref ce petit écrin bercé par le mouvement de l'éléphant était fort propice à l'apaisement.

Allongé sur la couche, revint en moi la décision maintes fois différée du nettoyage de la bibliothèque de voyage entassée sous le lit. Genoux à terre, la moitié du corps plongé dans ce placard, je dégageais les livres de science et d'histoire quand mes doigts rencontrèrent une légère fente incrustée dans le plancher.

Curieux, j'en balayais la surface et tout devint évident : mes yeux purent définir un carré parfait d'un demi-mètre de côté, d'un bois différent du reste. De toute évidence il y avait là une trappe, une porte, un couvercle. Excité par la découverte je martelais le contour lorsqu'il me sauta au visage. Du même temps une soufflerie assez forte jaillit dans la cabine sitôt comprimée par le petit volume de celle-ci. Mais le froid venu de ce puits ne tarda pas à se faire sentir. Le thermomètre intérieur indiquait sept degrés Celsius. Toutes précautions prises je m'inclinai vers ce trou...



Incroyable, étourdissant, époustouflant : aucun superlatif ne pourrait aider à dépeindre cette vision. À 30 mètres de hauteur j'étais dans le plafond d'une salle immense d'une centaine de mètres de côté. J'étais aussi proche du plus grand scoop de ma carrière. Écartant toutes mes inhibitions je saisis les cordages du coffre de secours que je nouais au

manche de la hache. Muni d'un manteau et d'une lanterne je laissais filer la corde plaçant le manche au travers de l'ouverture, puis le corps passé dans celle-ci, j'entrepris la descente périlleuse, non sans oublier de fermer les portes du placard pour effacer toute trace de ma découverte.

Enfin sur le sol, le lieu me parut plus immense encore. Un brouillard de poussière légère mi-opaque flotait jusqu'aux chevilles. Des murs de granit soutenaient ce plafond gigantesque sans colonne de soutien. Les blocs de pierre enchevêtrés évoquaient l'architecture brute et géométrique d'une civilisation Inca. La lumière, diffuse, n'ayant aucune source visible semblait venir des murs eux-mêmes. Des volutes de poussière se dérobaient sous mes pieds, comme chassées par des palmes, laissant apparaître par instant de grandes dalles rectangulaires, lisses et parfaitement ajustées. Cette poussière grise et fine se comportait comme une fumée lourde se déformant au ralenti pour retrouver plus lentement encore sa suspension initiale. C'était une sorte de marécage de nuages paresseux dont les ondes propagées en cercles ressemblaient à celles produites par un caillou jeté dans une mare. Un son ouaté donnait à l'ensemble une impression inoffensive et plutôt accueillante. À l'une des extrémités une porte considérable constituait l'unique issue : faite de cuivre et d'argent martelé, l'un des battants laissait une ouverture suffisamment large pour y faufiler un corps. La tête prudemment passée dans l'entrebâillement j'examinais les lieux en détail. Étrange : il y faisait nuit sans lune apparente, un brouillard humide de courte visibilité laissait deviner un grand nombre d'arbres feuillus ainsi qu'une prolifération de ronces, de buissons et de lierre. Cependant un chemin pavé quoique parsemé d'herbes hautes filait droit dans la nuit, du pied des escaliers de la porte.

Je dois avouer qu'à cet instant le courage de votre serviteur fut des plus grands, car contrairement à la raison me dictant de rebrousser chemin, je décidais avec aplomb de poursuivre cette exploration quoiqu'il en coûte à ma personne. Pourrais-je revenir un jour de cette escapade ?

N'était-ce pas folie de m'enfoncer davantage dans ce nouveau monde ?

Mais ma condition de journaliste imposait ce choix si je voulais tenir en haleine mes lecteurs.

Ne manquez pas la suite
des aventures de notre célèbre
reporter dans le prochain numéro
du Jules VERNE.